

L'art réversible des propylées

Les hommes soumis aux pensées oraculaires bénéficient du pouvoir de reconfigurer le monde. Plus que les mages et les voyants dont les connaissances sont liées à des circonstances momentanées, il y a ces écrits qu'il faut venir consulter au plus près du lieu où ils sont nés. Des hommes partent les consulter, emportant les ressources imagées de mythes et croyances parfois même superstitieuses, et, souvent, indépendamment de leurs projets, ils connaissent des déplacements sensoriels et conceptuels qui sont précurseurs d'intelligibilités nouvelles.

L'épyllion (micro-épopée) est un genre adapté pour traduire ces effleurements et affleurements : il a l'avantage de proposer une fresque, il place des existences sur des fonds unis d'où leurs aspirations et leurs actes sont en attente d'un sens global qui va se déclarer. C'est un pan de mur chaulé qui laisse un blanc pour une figuration dans le demi-jour d'une apparition. Faire voile vers ce qui s'entrevoit et se prédit, est la vraie raison d'être de la narration épique. Il lui faut, pour avant-postes, des ombres lointaines, des *fata morgana* pour installer sa progression, qui sont des oracles. Là-bas, des coupoles, des détroits, des prairies, le tout éclairé des feux du couchant et des nuées de l'aurore,

sont l'œuvre des oracles. Décors pour des annonces. La miniaturisation de l'épyllion accroît seulement la définition de l'image.

Les oracles, préliminaires du récit épique, préparent l'édification de propylées diverses dont l'architecte épique apprécie les embrasures, tant elles permettent d'apercevoir des figurations enveloppées de leurs mystères encore inaccomplis.

Et pourtant, du fait que nos contemporains, même instruits, ont du mal à accéder à la Littérature, encore plus à la Poésie, et plus encore à l'Épopée, il faut en voir la raison dans une incapacité à se confier à un texte et à une pensée oraculaires. On croit que tout oracle est proche des utopies-dystopies en tous genres dont le prophétisme à prouver et à vérifier devient le seul intérêt.

Une œuvre littéraire oraculaire équivaut aux pierres d'un gué posé sur l'océan de la pensée. Elle annonce les deux rives, celle du monde (objectif et subjectif) et celle des conjectures et des significations, elle les annonce comme des possibilités de recherche, elle expose des potentialités bien engagées sur le chemin de la manifestation, et non comme des faits et des fictions propres aux autres genres littéraires et artistiques. C'est pourquoi sa composition passe évidemment par un travail sur la langue dont les ressources infinies aident à cet effort d'adhésion au monde et aux potentialités qu'il recèle, mais aussi par la recherche d'antériorités en tant que survenances de représentations que d'autres hommes ont eues et qu'il est bon de partager, par des dispositifs d'intrusion inventés pour leur pouvoir de percolation (hypothèses, conjectures, imaginaires), par un jeu diapré de nuances sensorielles

pour rendre hommage à la créativité de la nature, par des déformations topologiques de l'espace pour suggérer des permanences précieuses pour dire l'Être. Par ces cinq voies, l'oraculaire habite la Littérature.

L'Épopée (l'épyllion) se légitime par ce qu'elle tend à programmer : la fin d'une Ère et l'oubli des anticipations propres à une époque, l'introduction d'une dose de songes pour animer une dernière fois ce monde finissant, l'engourdissement des sens au contact d'une fascination, la lamellisation de l'espace pour le multiplier. Ce sont autant de façons de construire de nouvelles embrasures.

Être un art des Propylées, c'est favoriser le pas du dieu hors de son temple.

Angusta-Augusta s'inspire de la formule latine *Ad augusta per angusta* (« Vers les sommets par des chemins étroits »). Elle n'adhère pas à son sens. L'épreuve ne conduit pas automatiquement à la gloire.

Les deux termes juxtaposés *Angusta-Augusta* ne disent pas, non plus, que les choses étroites, limitées, pressantes, angoissantes (*angusta*) sont choses élevées, favorables, saintes, majestueuses (*augusta*). Et la valorisation de l'infime n'est pas le projet.

Angusta-Augusta expose des retournements providentiels de situation dont l'énigme se renouvelle. Les récits expriment le pouvoir de la réversibilité : ce qui se tasse / ce qui se déploie ; ce qui se vrille / ce qui se

détend ; ce qui engloutit / ce qui délivre ; ce qui reste
/ ce qui excède.

Des scholies sont ajoutées pour défaire le texte de sa
linéarité et le tisser sur plusieurs métiers.

Orbières

Synopsis

Nous pouvons faire exister un lieu imaginaire seulement si la personne aimée nous sait là, si la nouvelle lui est parvenue. Lieu de production de potentialités et non endroit de réalisation des potentialités. Si nous devons vivre en ce lieu, en aurions-nous la force ? Certainement puisqu'il est lié à une personne aimée et attendue mais dont l'absence, évoquée soudain à la façon d'un nuage voilant le soleil, fait disparaître ce songe d'une autre vie.

Qu'en reste-t-il en retour ? Ce songe augmente la valeur de toute présence réelle. L'endroit devient lieu, une *orbière*, à savoir un espace nodal où le monde (*orbis terrarum*) s'incurve sous l'emprise sensible d'une toute petite plénitude moissonnée.

Proème

- 1 — Séceph, bien des années avant, écoute l'éveil de l'oie.

L'effroi lui vient-il alors ? Assis, anxieux, au bord
du lit,

N'osant pousser le volet, — le soleil tarde
trop —.

Séceph, Séceph, l'aube en toi s'éteint, clarté
crépusculaire.

5 Nous nous souvenons, nous pensons, flambeaux
errants dans la nuit...

— « Le désert n'est pas lumineux, même le vent
s'est retiré.

Maintenant je suis âgé, les mois de ma vie ont
séché,

D'étourdissement je m'endors, et de lassitude
aussi,

Chacun est devenu grand, nos larmes n'ont rien
arrosé,

10 Le sable se voûte sur moi, je m'agrippe à des
échasses. »

— C'était un mois où l'on bornait les espoirs sans
lendemain.

Souviens-toi des mots employés, ils ne doivent
pas mourir.

Reprends ces récits d'autrefois, ils parlent si bien
des hommes.

— « Nous étions, dit-il, rassemblés, autour d'un
autel de pierre

15 Sous les branches inclinés d'un arbre lourd de
fruits pourpres.

C'était au solstice d'été, le soleil s'attardait,
attentif.

Chaque tige d'herbe sèche indiquait, tel un
 gnomon,
 L'hampe d'une lettre légère fardant le sol de ses
 traits.
 L'eau cueillie dans un reflet fut apportée et
 dispersée
 20 Sur les mains et sur les fronts. Il y a douze sortes
 d'eau
 Mais celle où se reflètent de grands arbres
 silencieux
 Nourrit de grandes clartés, et nous vîmes au-delà.
 Le soir ne peut plus tomber, l'arbre n'a point
 assez de feuilles,
 Quand une noce passa, l'épousée avançait
 enceinte
 25 Et l'on dressa des tables munies de mets dans le
 froufrou
 De robes couleur de safran, d'azur, d'or et de
 lys.
 Nuit et jour se mariaient, elle était pâle et lui
 profond.
 Nous les aimions de tout cœur, et chacun tour-
 noyait vers eux.
 Vous souvenez-vous des cris résonnant parmi
 les allées,
 30 Des pétales arrachés aux roses répandues au sol,
 Du long souffle de la flûte, de la corde occidentale
 Lui répondant, d'est en ouest, pincée par un doigt
 sans fin,
 Ce long rayon de soleil entre les branches se
 reposant ?
 Quel est cet enfant potelé venant vers la mariée

- 35 Qui, sur la margelle du puits, ne voit point au fond son visage ?
 Il ignore jusqu'à son nom ! Des abeilles assoiffées
 Vont s'humecter à ses lèvres. Se glisse dans ses cheveux
 L'éclat du jour finissant. Les signes sont là, sur lui.
 Une ronde tournoie et l'on crie : « Séceph, viens, viens avec nous ! »
- 40 Les choses ont commencé là, il y a longtemps maintenant. »

Scholies :

- le premier scholiaste (Artémision ou A), archiviste de son état, a parcouru la bibliothèque de l'écrivain, pour retrouver les emplois de textes anciens dans *Angusta-Augusta* ;

- le second (Onésime ou O), esclave fugitif, interrogea l'écrivain sur sa vie et en tira des indications pour interpréter certains vers ;

- d'autres scholiastes (Philostrate, Flavius, Constantin : stylisés en Ph, Fl, Co) ont œuvré sur quelques parties de l'opus et laissé des commentaires divers. Philostrate vit à Rome où il enseigne les principes des mythologues hellénistiques ; Flavius, imitant Plotin, se fit soldat pour participer à une expédition contre les Parthes et ainsi, il a pris connaissance des doctrines orientales ; Constantin II est adepte de la secte chrétienne.

Tous ont vécu à des époques plus imaginaires que celles dont ils empruntent des pseudonymes, et si l'écrivain fut plus tardif qu'eux, par ante-anachronisme, ils le replacent dans leurs époques d'où il tire son inspiration et ses réflexions.

Leurs scholies sont abondantes en ce proème. Nous résumons leurs commentaires. Le premier vers renvoie aux oies du Capitole qui sauvèrent Rome d'une attaque nocturne des gaulois : les oies sont de bonnes gardiennes selon

Tite-Live. Cet éloge de l'éveil aide à comprendre les vers suivants : la force poétique entre dans une nuit et s'ensable (Ph), la jeunesse d'un homme se retire toujours à pas légers (O), la parole inspirée se tait (Co), le Temps achève un cycle et hésite à renaître (Fl). Une cérémonie de renaissance est alors, pour A, instaurée et décrite : elle a lieu au solstice et à l'aube, comme le culte rendu à Mater Matutina, déesse de l'Aurore demandant à sa sœur la Nuit de lui livrer leur enfant commun, le Beau Dieu. Ph interprète le gnomon et les fruits pourpres à la venue de Perséphone croquant les grains de la grenade et sortant du domaine des ombres où règne son époux Hadès ; elle est accueillie par sa mère Déméter, déesse des moissons. O n'a pas cet avis : le poète lui aurait conté que dans son jardin, autour d'un oratoire, un prêtre était venu bénir cet édifice et le poète aurait, ce jour-là, rassemblé des amis. Fl penche pour un souvenir d'une vie antérieure où le poète fut brâhmane à la robe safran, et savait que douze eaux prises en des moments et des lieux choisis peuvent purifier le sacrifice et conduire aux dieux de l'Éveil ; autour de l'autel, on verse des pétales de fleurs, on entend le souffle de la victime qui expire comme le souffle de la flûte, et une jeune épouse se couche à ses côtés pour que le dieu descendu la visite. Faux, répliqua Co : comment ne pas voir que l'enfant potelé est déjà né et que les abeilles se posant sur ses lèvres annoncent un monde rédimé et sauvé, alors que le monde ancien finit. O se souvient que le jour où l'on bénissait l'oratoire, le propriétaire du domaine manifestait son attachement à la foi de ses ancêtres qui ont cru à la venue d'un dieu oriental fait homme, profondément généreux et bon, dont la vie s'accompagnait de merveilles et de fêtes. Mais A pense que les abeilles sur les lèvres sont un emprunt à la légende courant sur Platon qui, enfant posé par ses parents dans un champ, reçut la visite des abeilles, ce qui fut signe de son élection divine, comme le fut le nom de Chrysostome, l'orateur « à la bouche d'or ».

Cette scène préliminaire étoile l'attention, la disperse et la retient par l'enjeu visiblement posé : le héros est soumis à un interrogatoire sur son silence, sur le fait qu'il n'ait pas

parlé d'un temps antérieur de préparation et qu'il se soit retiré, alors que la splendeur n'avait pas cessé de multiplier attirances et énigmes ici et là-bas. Il était temps de rattraper le retard pris sur le tissage des mots.

1

Enfance

Argument :

Séceph, personnage lié à une précédente errance, est ramené à une période antérieure : celle de son enfance studieuse. Ses études ont eu pour seul objet les prières des religions arrivées sur les rivages d'une mer intérieure. Muni de ce bagage, il sort au monde et découvre l'attente qui hante les journées des hommes. Il se souvient de l'attrait des vieilles mélopées, de leur plénitude formulaire offerte, et de son maître qui n'a pas dû achever le commentaire d'un vers. Et c'est une chance : quelle est la meilleure formule parmi toutes qui convient pour une attente ? Chaque fois, celle qui saisit un accord : « une ombre court sur les dalles ». Le dessin des silhouettes a une chance d'être vu d'En Haut.

- 1 À qui, s'il vous plaît, aller confier le droit de recenser
Les enfances de tout homme ? Faut-il donc qu'il se souviennne ?
Y aura-t-il un octroi, un peseur, la lame d'un pont ?
Ou quelque panégyriste dont les yeux décolorés

- 5 Ont plus erré qu'aucun marin ? La vérité s'y
perdrait,
Alors que, dans la nuit, j'entends, d'un peuple,
l'hymne acathiste...
Et si c'était seulement par des oraisons, des
antiennes
Que nous pourrions voir ce qui fut, sur le mode
optatif des vies !
Sur la mousse des lèvres comme un baiser qui
vient de naître,
- 10 Un rêve, puis un espoir, s'installe dans une prière,
Tamis si fin, lumineux mais leur nombre est
illimité.
Où trouver celle qui convient dans un tel
buissonnement ?
- À l'aube, l'on entendit l'hymne acathiste s'élever
Car le vent avait tourné. Étions-nous dedans,
dehors ?
- 15 Bientôt, par cette ruelle, tu descendras vers le
port.
Quelques mots ont déclenché soudain une dou-
leur étrange
Comme de ne plus apparaître dans le regard des
vivants
Mais l'appel surgit de si loin que l'on peut en douter.
- Tu as été cet enfant sortant d'une madrasah
quelconque
- 20 Ou de chez un vieil horloger, musicien,
codicologue.
Que savons-nous de cet homme mais son savoir
était antique.

- En cette époque antique, il savait de plus vieilles choses
 Encore et cet enfant était son unique fils, disciple.
 Pourrait-il bien se souvenir et s'il venait à mourir ?
 25 Voici ce qu'il se demandait, l'enfant ne le pensait pas.
 Mais bien des maîtres meurent sans avoir trouvé de disciple,
 Et le seul qui l'ait été, le plus vif, est souvent un traître.
 Mais l'enfant ne s'en souciait pas, il descendait vers la grève,
 Les yeux dans des présages, parmi des ruelles biscornues.
 30 De quelle fenêtre avait-il vu la mer comme une larme ?
 Depuis quand le monde était-il inconsolable au matin ?
 Ici, l'on psalmodie sans fin, et l'eau des vases reflète
 Les lampes toujours allumées, le magnolia est en fleurs.
 Alors qu'irions-nous faire dehors si la mer est en pleurs !
 35 — Je suis devenu cet enfant revenant à pied chez lui.
 Un vieil homme m'a retenu, il parlait une autre langue.
 Les signes ne trompaient pas car mon front était bien trop large.
 Mes parents aimaient cet homme venu des déserts bleuis

Où les autels du feu brûlent parmi des vents
 tournoyant
 40 Et les ombres sur les murs, qu'elles soient rouges
 dans la nuit
 Ou noires, passé midi, dessinent portes et
 tourelles
 D'une ville au bord d'un fleuve touchant l'océan
 de lait,
 Parcouru d'îles errantes, songes de terres
 heureuses,
 Et je n'ai jamais douté qu'il faille penser par
 offrandes.
 45 J'ai tourné trois fois à droite, jusqu'à cette place
 étroite.
 Les corniches avançaient trop et la frondaison
 d'un vieil arbre,
 Tout rendait le ciel coupant, noirci comme un
 masque tragique.
 Alors, incertain de ce ciel qui aurait dû contenir
 Deux arcs-en-ciel dans l'air doré, de ces vols de
 corbeaux noirs,
 50 Qui auraient disparu d'un coup, je frappai à une
 porte
 Avec le heurtoir pesant et tout là-haut sous les
 corniches
 Tomba l'écho d'une plainte.
 — (Depuis quand savait-il donc
 Que le ciel nourrissait des pleurs ou s'éteignait
 de langueur ?
 De quelle arcade du cloître, quand la lumière se
 confie
 55 Entre colonnes torsadées, et ogives ouvragées,